

A propos de médecine populaire

C'est connu :

« Pour se prémunir des sorts, des esprits, répandre du sel devant sa porte. »

Contre le cancer (relaté par Marie-Joseph Armange en 1980) :

A Crosnières, une famille s'attaquait, sinon à la guérison, tout au moins à l'amélioration de l'état des cancéreux... (relaté par Marie-Joseph Armange en 1980) :

«Mme P... ayant hérité de sa mère qui tenait elle-même «le secret» d'un curé qu'elle avait servi, avait en sa possession les recettes nécessaires pour la fabrication de remèdes contre le cancer.

Elle achetait chez le pharmacien, M. Desalay, les produits nécessaires à la base de ses onguents et sirops, et elle y ajoutait suivant le secret la plante aux vertus magiques.

Les résultats étaient sans doute plus que satisfaisants, les clients venaient de plus en plus nombreux et de plus en plus loin... jusqu'à la mort de Mme P... (sa fille n'ayant pas voulu continuer de peur de s'attirer les vindictes du corps médical fléchois).

M. Desalay fabriqua un onguent qui soulageait le cancer à cela près qu'il n'y ajoutait

point la plante curative qu'il ne connaissait point. Un peu de mauvaise humeur de ne point partager «le secret» dans son entier il faisait aussi à la fin quelques difficultés pour fournir l'arsenic qui entrait dans la composition du médicament.

A la mort de Mme P..., les héritiers voulant quand même bénéficier du secret des ancêtres se disputèrent les pots d'onguent et le livre d'explications dont les pages - paraît-il - furent légèrement arrachées. Les plus forts le vendirent à un guérisseur qui en refit peut-être son argent.

Mais quand le cancer attaqua la famille P... à son tour, Mme C... qui avait accompagné et vu sa mère fabriquer ses remèdes essaya de rassembler ses souvenirs. Elle alla par le chemin de la Guitonnière et par les prés et talus avoisinants. Hélas la plante guérisseuse - une sorte d'orge sauvage, paraît-il - avait disparu de la flore crosmiéroise.»

Contre la tuberculose (relaté par Marie-Joseph Armange en 1980) :

« Les adolescents mouraient encore souvent de la tuberculose. Un mauvais «chaud et froid », comme on disait, et la tuberculose arrivait. Elle accomplissait vite son oeuvre malgré le seul médicament jugé efficace à l'époque :

- Pour guérir, il fallait avoir le courage d'avaler vivants, à jeûn, un certain nombre d'escargots crus. Certains ayant accepté le traitement, ont effectivement été guéris à l'époque ! ».

Contre les otites de bébés

qui, souvent mal soignées, entraînaient, disait-on, des méningites.

On pouvait se rendre chez le « guérisseur » qui – recette du « Père Chat » - faisait casser deux oeufs frais de pigeon et brossait avec la tête de l'enfant. Si c'était insuffisant, on prenait un pigeon vivant, on le coupait en deux en faisant couler le sang chaud sur la tête de l'enfant. C'était barbare sinon efficace ! ».

Dans son ouvrage *VIN DE LUNE ET PAIN DE MISERE*, basé sur les notes de la Sénéchaussée de Baugé au sud de La Flèche (XVIII^e s), M. Jean RENARD relève :

- (page 122) qu'un garde ayant craché du sang pendant deux jours, avait été obligé de *prendre du sang de dragon et d'ache*, et de s'en appliquer le marc sur la gorge afin de soigner ses blessures...

- (page 309) pour soigner les ecchymoses, il était conseillé de boire sur du jus d'ache angélique ou sur du jus de pâquerette des prés, un *vin de chute* composé de vin blanc dans lequel on avait fait macérer des excréments de chat.